J. de la Soc. des Africanistes
XLIV, 2, 1974, p. 123-138.

ORIGINE CHINOISE POSSIBLE DE QUELQUES ANIMAUX FANTASTIQUES DE MADAGASCAR

PAR

Louis MOLET

Dans le folklore malgache, on trouve une quantité impressionnante de noms d'animaux fantastiques, soit oiseaux, soit quadrupèdes, soit animaux marins.

L'origine de ces monstres peut être triple. Ce peuvent être soit des animaux préhistoriques, soit des animaux que les ancêtres des actuels habitants de l'île ont connus et redoutés dans leur pays d'origine avant leur migration, soit, enfin, des animaux irréels nés de l'imagination des conteurs.

Dans les deux premières catégories, il s'agit d'animaux ayant réellement existé. Certains sont sans doute le souvenir lointain, conservé dans les contes et les légendes, d'animaux inconnus dans l'île, comme le tigre, le lion, l'éléphant ou le chameau dont les noms d'origine sont maintenant perdus [1].

D'autres ont hanté les paysages malgaches bien avant l'arrivée de l'homme. Leurs os fossilisés affleurent souvent dans certains terrains jurassiques ou tertiaires. De nombreux toponymes tels que *talandohavato* « pierre-crâne », *ankarandoha* « au crâne » signalent les vestiges pétrifiés de grands reptiles. De semblables restes peuvent facilement stimuler la verve des conteurs. De même, on peut tenir pour assuré que le *lalomena*, appelé par les Temoro *vandamenabory* « tacheté de rouge et sans corne » [2] ou que l'*ombirano*, « le bœuf d'eau » des contes [3] sont des hippopotames nains subfossiles. Ils vivaient dans les régions marécageuses de l'Ouest et du Moyen-Ouest et se sont éteints, comme certains lémuriens de grande taille, par suite des changements climatiques de l'île et de l'action de l'homme. Ces animaux subsistent cependant de façon confuse dans la mémoire collective des populations qui les ont fait disparaître [4].

1. On a ainsi : *farasy*, âne, mulet (en réalité cheval) ; *simba*, lion ; *angamia*, girafe ou chameau (Dandouau, Contes, p. 192) ; *natrebo*, éléphant (Dandouau, Chansons, p. 136-137). En dialecte merina, le chameau ou dromadaire est dit *angamenavava*, mot composé qui signifie par ailleurs la luciole, le ver luisant (Abinal & Malzac, p. 44).

2. Molet, Quelques contes makoa et antaimoro.

3. Par exemple, un *ombirano* serait né d'un œuf [le conteur songe peut-être aux œufs d'Aepyornis] qui serait devenu poussin, puis grosse poule, enfin un gros bœuf. Renel, Contes, I, p. 206-207. Cf. Faublée, Récits bara, p. 493, qui n'avance aucune explication.

4. Battistini & Verin, Ecologic changes in protohistoric Madagascar.

2 8 AVR. 1976
O. R. S. T. O. M.
Collection de Référence
n° 8406 Soc
Ex 1

Parmi les oiseaux fabuleux réputés messagers des dieux, figurent le *papangobemavo*, « grand milan gris », le *vorombetsivaza* « gros oiseau qui n'est pas un perroquet ». Ils ne sont peut-être que des réminiscences de l'albatros aux ailes grises des mers du Sud. Il y a aussi le *fitily bekopakopaka* « oiseau qui bat des ailes » des Sakalava, le *vorombe* « gros oiseau » auquel un culte diffus mais vivace est encore rendu dans l'arrière-côte vezo et masikoro. Il s'agit sûrement là du souvenir qui s'estompe des grands oiseaux coureurs, les Aepyornis dont les squelettes subfossiles rappellent ceux des Émeus et que Flacourt appelle *vouroupatra* et dont il dit que :

« C'est un grand oiseau qui hante les Ampatres et fait des œufs comme l'Autruche. Ceux des dits lieux ne le peuvent prendre, il cherche les lieux les plus déserts [1]. »

C'est probablement la fusion des caractères des Albatros et des Aepyornis qui dans les récits plus ou moins fabuleux des navigateurs arabes et persans du Moyen Age donna naissance à l'extraordinaire oiseau Rok dont Marco-Polo se fit l'écho dans son « Devisement du Monde [2] ».

Il n'y a pas lieu de trop insister sur l'animal indéterminé que les Betsileo appellent *habeby*, et dont le R. P. Dubois, dans sa monographie parle longuement. On en peut dire en résumé qu'il est « assez semblable à un mouton blanc à longues oreilles », d'où son autre nom de *fotsiaondre* « mouton blanc ». Il a le sabot fendu, le poil dru et court, « la tête s'allonge en museau avec la lèvre supérieure qui avance », les yeux bien ouverts. Animal nocturne, ordinairement silencieux, végétarien aimant le riz et l'herbe mâchée contenue dans la panse des bœufs tués aux enterrements, il est resté un « animal fantôme jusqu'à présent insaisissable », pour un exemplaire duquel l'Académie malgache offrait avant la dernière guerre la prime de 500 F [3]. Sa description nous paraît correspondre à celle de certains moutons blancs de la région de Gaza en Palestine, hauts sur pattes, à poils ras, avec de vastes oreilles leur pendant devant les yeux, et dont quelques-uns ont pu être amenés par les Arabes jusqu'au Betsileo pendant la période des contacts pré-européens.

Quant au monstre échoué au bord de la mer, d'après la description qu'en donne Flacourt il s'agissait sûrement d'un petit cétacé.

« [Il] était de la grosseur d'un bœuf, avait la tête d'un sanglier et avait bien deux cents dents en haut et en bas des mâchoires qui approchaient de la forme des dents humaines. Il était tout velu d'un poil gris, avait un évent sur la tête, deux nageoires au lieu de jambes, à plus près comme celles d'un loup marin. Son corps allait en diminuant et se réduisait tout en une queue qui avait plus d'une brasse et demie de longueur [4]. »

Par contre, malgré certaines descriptions, il semble impossible de risquer une détermination de certains animaux nommés par les anciens auteurs. Pour nous en tenir au seul Étienne de Flacourt, assez systématique dans ses présentations, nous le voyons citer le *brech* (brek) ou licorne [5], le *tretretretre* ou *tratratratra*, qui pourrait

1. Flacourt, 1658, p. 165.

2. Le Livre de Marco-Polo, p. 371. Voir aussi la très intéressante étude de F. Ramiandrasoa : L'oiseau « Rock » et le « Madeigascar » dans le livre de Marco-Polo ; et Battistini, R. Étude géomorphologique..., p. 576, n. 2. Enfin, le *p'öng* des Chinois, *in* Filesi, p. 21.

3. Dubois, Monographie, p. 520-523.

4. Flacourt, 1661, p. 375.

5. Flacourt (Édit. 1658), p. 25-26 et 155. Il ne peut s'agir d'un rhinocéros car Flacourt le connaît, en ayant vu au Cap-de-Bonne-Espérance. Il le nomme Gabah (Édit. 1661, p. 394).

correspondre à un grand singe ou à un grand lémurien [1], l'*antambo*, qui aurait ressemblé au léopard, et le *mangarsahoc* que nous reverrons plus loin.

D'autres animaux, plus nombreux encore, sont plus fantastiques et plus effrayants : *kakabemaso*, *besaritaka*, *angalampona*, *kirdy*, *tokandia*, *songomby*, etc.

Les *Kakabe*, par exemple, ou dans d'autres dialectes « *Rabibibe* [2], grosses bêtes », s'ils ont eu un fondement maintenant oublié, semblent plus décidément fantastiques. Ils paraissent être des ogres anthropomorphes, passablement ineptes, en même temps que des enchanteurs connaissant de puissants sortilèges [3]. Leur nom, chez les Tsimihety, désigne les étrangers, surtout les blancs et sert à effrayer les enfants. Dans les contes, le *kakabemaso*, la bête, ou l'ogre aux gros yeux :

« était un animal qui n'avait peur d'aucun des êtres qui étaient sous le ciel. Il les avait tous soumis sans autre moyen que ses pieds et ses dents. A peine avait-il quelque considération pour la divinité supérieure, Zanahary. Il se vantait de renverser un gros arbre d'un coup de pied. Assez stupidement, voulant combattre l'Antendrovolo, créature [4] qui, lui aussi, prétendait ne craindre aucun être animé, il consentit, avant le combat, à se laisser ligoter avec une corde. La victoire de l'Antendrovolo alors fut aisée et il tua la bête à coups de sagaie [5] ».

Mais la puissance magique du Kakabe était suffisante pour que, dans un autre conte [6], il rendît la vie à un homme qu'il avait tué, en frottant ses ossements sur la terre. Ce Kakabe, dont je ne pense pas exact de rapprocher le nom du malais *gadja*, éléphant [7], correspond à un être connu des légendes du Centre et du Centre-sud de l'île : *trimo* ou *trimobe* l'ogre. Richardson le donne pour une « espèce de bête ou de reptile dont la peau fournissait une sorte de cuir ; regardé comme une bête sauvage » [8] et *trimondahy*, « calamité, affliction ; nom d'un être fabuleux représenté comme un fléau » [9]. En fait, l'acception la plus courante est celle indiquée par Abinal et Malzac pour « *trimobe*, monstre fabuleux à figure humaine avec un corps d'animal mis en scène dans les contes [10] ». Fort et stupide il est régulièrement berné comme son homologue Rakakabe. On le retrouve monstre cannibale chez les Bara [11], ou identifié au dragon à sept têtes en pays mahafaly [12]. Malgré sa réputation de férocité, de cruauté, d'amateur de chair humaine, il nous semble difficile de reconnaître dans ce nom le tigre malais, *harimau*. D'autre part, ce nom entre dans la composition de bien des noms propres anciens ou actuels dont l'un des plus fameux est Trimofoloalina, l'homme qui s'était offert comme victime volontaire pour un éventuel sacrifice humain en faveur du royaume d'Imerina [13].

1. Flacourt, 1658, p. 154.
2. Longchamps, Contes malgaches, p. 194, « Rabibibe et Kifondy ».
3. Cf. le conte « Ni rahalahe rui (les deux frères) » dans Dalmond, p. 119-124.
4. Il s'agit, dans les contes tsimihety, du personnage représentant les hommes, l'humanité. Cf. Rabearison, Contes, p. 31-32.
5. Dandouau, Contes, p. 299-301.
6. Renel, Contes, I, p. xxxi.
7. Écrit *gaggia* par Pigafetta (Premier voyage... p. 213).
8. Dictionnaire, p. 677, art. Trimo. De leur côté, les traducteurs du Tantaran'ny Andriana donnent pour « *vatonaloantrimo* » « pierre vomie par le crocodile » (p. 43 du T. A. et p. 79 de la traduction).
9. *Ibid.* et repris pour la première partie de Webber, Diction., p. 702.
10. Dictionnaire, p. 744.
11. Faublée, Récits, p. 456-457 ; 466.
12. *Ibid.* p. 55, n. 2.
13. *Tantara*, p. 315-320. Ce même recueil cite 8 autres personnages dont le nom commence par Ratrimo ou Trimo.

*
* *

En fait, nous n'étudierons pas chacun de ces animaux fabuleux. Nous n'examinerons en détail ici que le seul *songomby* et accessoirement un ou deux autres.

Bien qu'il soit fréquemment cité dans les contes et les légendes, le *songomby* donne lieu à des descriptions qui semblent autant celles d'animaux réels que d'animaux fantastiques. Il a déjà excité la sagacité de nombreux chercheurs et R. Decary lui consacre quelques lignes à propos des animaux hypothétiques. Il écrit :

« [le *songomby*] tient à la fois du cheval et du mulet, il a un air terrible et se précipite sur les humains pour les dévorer ; dans les forêts profondes où il a sa retraite-il se nourrit de l'écorce des arbres. Assez commun au temps passé, il est devenu très rare depuis l'arrivée des premiers Européens à Madagascar [1]. »

Les bestiaires du Sud n'en parlent guère alors qu'ils citent abondamment des sortes de singes, les *bibiolona* du Sud-Ouest ou du pays Bara que nous croyons devoir assimiler aux *Ramanolona* des Betsimisaraka ou au *Kirdy* [2] des Sakalava de Morondava [3]. Il n'en est cependant pas absent mais y porte un autre nom comme en témoigne ce texte de Flacourt à propos du *mangarsahoc* déjà cité :

« C'est une bête fort grande qui a le pied rond comme le cheval et les oreilles fort longues : quand elle descend d'une montagne, elle a de la peine à voir devant elle à cause de ses oreilles qui lui cachent les yeux. Elle fait un grand cri à la façon d'un âne. Je crois que ce peut être un âne sauvage. Il y a une montagne à vingt lieues de Fort-Dauphin que les Français ont nommée Mangarsahoc du nom de cet animal, y ayant autrefois entendu crier un [4]. »

Sans aucun doute, c'est du même animal mais devenu carnivore, que parle le botaniste Chapelier, qui, très probablement à Foulepointe, rapporte dans ses carnets de septembre-octobre 1797 :

« Animal fantastique. Une femme de la province des Hovas assure qu'il existe un grand quadrupède de la grandeur du cheval, mais qui en diffère par la situation de ses yeux. Elle dit qu'il mange des hommes [5]. Cette chose a besoin d'être éclaircie et vérifiée par les voyageurs. Si ce fait existe, il détruira l'opinion de quelques personnes qui ont avancé sans connaître le païs qu'il n'y avait à Malgache [*sic*], d'autre quadrupède que le bœuf. J'excepte cependant les petits animaux de cette classe qui y sont nombreux [6]. »

1. DECARY, La faune malgache, p. 205.
2. *kirdy*. Arabe *ḳird*, singe, surtout singe mâle, d'où est dérivé le mot malgache *gidro*, nom de certains lémuriens.
3. FAUBLÉE n'en fait pas mention dans les ogres et les monstres de ses récits bara (p. 495-496). Pas de mention non plus dans DECARY, Contes & Légendes du S.-O. de Madagascar, ni dans DAHL, Contes malgaches en dialecte sakalava.
4. FLACOURT, 1658, p. 154. Nous n'osons pas proposer d'équivalent pour le nom de *Mangarsahoc* (*Mangery saoka* ?). DECARY propose : « *mangarisaoka*, dont les oreilles cachent le menton ». *Faune malgache*, p. 203-204.
5. Certains Sakalava de Morondava, qui appellent un animal monstrueux et fantastique *kirdy*, mot arabe dont nous avons dit plus haut qu'il signifie singe, le décrivent cependant comme « un animal qui ressemble au cheval mais plus grand et très féroce, il dévore les homme ». Cf. RENEL, Contes II, p. 320, lexique ; et *ibid.* III, p. 117-119.
6. CHAPELIER, Manuscrit E., p. 56.

Plus tard encore, et toujours sur la même côte orientale, il est encore question de cet animal. Gabriel Ferrand, dans un conte qu'il avait recueilli d'un Betsimisaraka de Mahavelona (ancien nom de Foulepointe), écrit :

« Le *tsiombiomby* (ce n'est pas un bœuf, ce bœuf) a le corps du bœuf sauf la tête qui est sans corne et le sabot fendu, comme un cheval. Il habite principalement les forêts des environs. Il est herbivore, insectivore et anthropophage. Sa rapidité de mouvement est incomparable ; quand on le croit ou le sait très loin, il peut néanmoins vous atteindre immédiatement. Il attaque l'homme et le poursuit jusqu'à ce qu'il puisse se rassasier de sa chair. Si sa victime humaine essaie de lui échapper en montant dans un arbre, le *tsiombiomby* monte la garde autour de l'arbre. Il essaie des ruses pour amener l'homme à descendre. Si aucune ne réussit, il dirige sur lui un jet d'urine. L'homme, pour se protéger la figure, doit lâcher prise, tombe et devient la proie de la bête féroce [1]. »

Ce nom de *tsiombiomby* (une sorte de bœuf qui n'en est pas un), que Decary orthographie *tsongomby* [2], correspond à un autre nom *songomby*.

Dans son dictionnaire malgache imprimé en 1835, D. Johns porte :

« *songaomby, songomby*, s., animal imaginaire ; fig., impavide [litt. au cœur de lion [3]]. »

Bien que qualifié d'animal imaginaire, le *songomby* est souvent attesté, tant par des textes que par des témoignages.

Ainsi, le P. Cotain, dans une lettre datée de 1845, parlant du pays de l'est de la baie de Saint-Augustin, écrit : « Il n'y a pas de chevaux... Si ce qu'on dit est vrai, il y aurait dans les montagnes une espèce d'âne sauvage que les naturels semblent redouter. » Et le P. Dubois, qui mentionne ce passage, ajoute : « Cet animal, sorte d'âne, serait le fameux *songomby* [4]. »

Voici aussi un conte recueilli en pays betsileo par le R. P. Castel. Même si ce conte n'est pas authentiquement du crû, le merveilleux qui l'agrémente est bien uniquement betsileo [5]. Nous devons l'abréger :

« Deux enfants avaient été attirés par des ondines et noyés. Leurs corps, enfin retrouvés, venaient d'être enterrés. « Rainimonja, Rabao et leur grand garçon Radondona revenaient de [l']enterrement ».

Le soir, le garçon propose de s'arrêter chez quelqu'un de connaissance pour y passer la nuit de crainte des *songomby*. Son père le traite de peureux et ils poursuivent leur chemin.

« Et voilà que d'un sommet rocheux, pas très éloigné, un *songomby* a dévalé : « Père, père, c'est lui ! »

« Rainimonja, si crâne tout à l'heure, se met à courir éperdu. Rabao se jette dans une crevasse embroussaillée. Radondona suit son père de toute la vitesse de ses jambes.

« Le *songomby* approche, rapide comme le vent, ses grandes oreilles d'âne ballottant lourdement au mouvement du galop. Il a passé près de Rabao sans la voir. Ses

1. FERRAND, Contes populaires malgaches, p. 89.

2. DECARY, Faune malgache, p. 205. Le mot *tsiombiombi* est construit de la même façon que bien d'autres noms qui veulent donner une approximation. Ainsi avec *rano*, eau, on a *tsiranorano*, liquide ; avec *baby*, action de porter sur le dos, tsibabibaby, jeu de fillettes qui portent une poupée sur le dos, etc.

3. Malagasy-English dictionary, p. 224.

4. *In* DUBOIS, Monographie, p. 13.

5. Revue Chine, Ceylan, Madagascar. Lille, sept-oct. 1928. *in* DUBOIS, Monographie, p. IIII.

naseaux grands ouverts, au-dessus de ses incisives formidables, se tendent vers les deux hommes, et semblent vouloir les attirer par une aspiration étrangement puissante et continue. Un moment cependant, les malheureux se croient sauvés : le sentier prenant une forte pente, la bête ralentit sa course et même s'arrête, embarrassée, aveuglée par ses pesantes oreilles qui, portées en avant, lui couvrent les yeux. Ce n'est qu'un retard, un répit : le sentier se redresse, la bête, de plus belle, reprend son infernal galop.

Les fugitifs se réfugient sur un tombeau de pierres sèches et se défendent. Des chiens arrivent, mais ce renfort « ne suffit pas à faire fuir l'animal tenace, pourtant, grâce à lui, les assiégés peuvent résister jusqu'à l'aurore, [...] et la nuit se dissipant, le fantôme disparaît avec elle [1]. »

Et le P. Dubois, après la très longue citation que nous avons écourtée, donne quelques explications :

« Le *songomby* appelé aussi, en betsileo *bibiaombe* [animal-bœuf], nous dit-on, est un animal de la taille d'un bœuf, mais de démarche autrement rapide. Quand les Européens introduisirent le cheval, les Malgaches déclarèrent que c'était une nouvelle espèce de *songomby* » et il pense que c'est peut-être « le lointain souvenir des chevaux de Malaisie » ...et... « C'est ainsi, peut-être que le plus innocent des herbivores devint dans l'imagination populaire un anthropophage des plus féroces [2]. »

On a pour l'Imerina un texte et une note du *Tantara ny Andriana*, vaste recueil de légendes et de notes compilé par le R. P. Callet dans les années antérieures à 1875. Voici ce texte :

« Autrefois, il n'y avait là [sur l'emplacement du village d'Ambohitrabiby, c'est-à-dire « au village de la bête »] que forêts, déserts et des animaux ; et les bêtes étaient les bœufs, les moutons et les *songomby*, etc. Les *songomby*, dit-on, ressemblaient à des ânes, leur pelage avait des taches, *sada* [3], et était comme celui des ânes. Ils mangeaient de l'herbe. Quand ils voyaient des gens, ils les poursuivaient. Ils ne se montraient guère le jour mais sortaient la nuit pour brouter et les gens les craignaient. A la montée, ils étaient aussi rapides que les chevaux, mais pas à la descente parce que leurs oreilles leur cachaient les yeux, car ils les avaient pendantes et non raides comme celles des ânes ».

« *Note* : Il n'y eut des *songomby* que jusqu'à l'époque de Laidama [le roi Radama (1810-1828)] et à partir de Rabodonandrianampoinimerina [Ranavalona Ire qui monta sur le trône en 1828] on ne sait ce qu'ils sont devenus. Brady, instructeur [britannique] des armées demanda à Radama d'aller voir ces *songomby* à Ambohitrabiby, pour voir si on en pouvait faire des montures ; il vit les *songomby* et dit : on ne peut car ils ont les oreilles pendantes et ils ne peuvent marcher comme des chevaux. C'est pourquoi, Laidama ne les prit pas, Brady était allé les voir de nuit en portant une torche dans la grotte où ils se tenaient. Depuis, on ne les a plus revus [4]. »

Cette description, conforme à celle du conte betsileo et à celle de Flacourt, ferait penser à des mulets ou à des bardots qui, évidemment, se seraient éteints sans se reproduire, mais les oreilles ressemblent beaucoup aussi à celles de l'*habeby* que nous avons cité plus haut. Flacourt pensait à un âne sauvage.

1. Dubois, Monographie, p. 1113. Le rédacteur est manifestement français.
2. *Ibid.*, p. 1115.
3. *sada* : marqueté, tacheté.
4. *Tantara*, p. 65 fin et note.

D'autres textes aussi formels donnent des détails nouveaux mais semblent plus flous dans les descriptions.

Dans les « Contes des Ancêtres », on lit :

« On dit que le *songomby* est un gros animal de la taille d'un bœuf et extrêmement rapide. Il mangerait des hommes. Auparavant, les gens du Sud disaient que le cheval était un *songomby* qui venait d'au-delà des mers et voici ce qu'ils disaient sur la façon dont les étrangers les capturaient : Ils tendaient un piège ouvert devant son repaire et y attachaient un enfant pour qu'il pleure. Entendant les pleurs de l'enfant, le *songomby* sortait et était pris.

« Une personne raconte : A côté de notre village, il y a une grotte qu'on appelle le trou du *songomby*. Quand il voit quelqu'un, dit-on, il le poursuit. La femelle ne serait pas dangereuse et se contenterait seulement d'encourager le mâle. Une fois, un homme voyageant la nuit le rencontra sur son chemin. Il le combattit de toutes ses forces jusqu'au matin et ne fut pas dévoré car il était très fort.

« Un jour aussi, dit-on, il y avait un enfant désobéissant que ses parents avaient mis dehors dans la cour ; un *songomby* arrive et l'enfant aurait été dévoré si on ne lui avait porté secours aussitôt.

« Une autre fois, des parents mirent dehors leur enfant obstiné et pour l'effrayer dirent tout haut : « Tiens, *songomby*, voilà pour toi. » Celui-ci vint bel et bien et l'enfant cria : « Au secours, Papa, Maman, le voilà qui arrive. » Mais les parents, croyant que l'enfant mentait, et pour l'effrayer davantage, dirent : « Laissons-le, qu'il le mange. » Mais après un moment, quand on ouvrit la porte, l'enfant n'y était plus. Les parents et les villageois s'affairèrent avec des torches pour le chercher et ils trouvèrent des gouttes de sang répandues sur le chemin. Ils les suivirent et ils arrivèrent jusqu'au repaire du *songomby*.

« Il y a encore beaucoup d'autres histoires mais ce ne sont que des légendes que les gens racontent pour affirmer l'existence du *songomby* [1]. »

Un autre texte du même recueil est plus franchement merveilleux. C'est un conte sihanaka.

Le héros, nommé Imbahitrila, est un jeune homme moitié de chair et moitié de bois donc à demi paralysé (d'où son nom). Cadet de sept frères, il en excita la jalousie. Ses parents, contraints à choisir, durent l'abandonner. Ils le munirent de provisions, lui construisirent une cabane à la lisière de la grande forêt silencieuse et l'y laissèrent. Apitoyé par son sort, un fils [2] de divinité décida de partager sa solitude. Il en profita pour mettre son amitié pour lui à l'épreuve et finalement le transforma en homme robuste. Avant de retourner au ciel il lui confia deux œufs magiques auxquels Imbahitrila pouvait demander n'importe quoi.

« Peu après, voici qu'un *songomby* sort de la forêt et veut dévorer Imbahitrila. Quand la bête fut arrivée tout près, celui-ci invoqua les œufs d'*angavola* [3] :

« venus du père
venus de la mère
soyez donc vainqueurs
de cette mauvaise bête ».

1. Dahl & Sims, Anganon'ny Ntaolo, p. 197-198.
2. Ou une fille, car rien dans le texte ne permet de trancher pour le masculin ou le féminin.
3. *angavola*, oiseau bienfaisant, inverse de l'*anganga*, oiseau de malheur.

« Le *songomby* avait pris son élan pour l'engloutir quand il trébucha contre une souche et s'effondra de tout son long. Imbahitrila en profita pour le transpercer de sa sagaie et l'animal mourut sur le coup.

« Quand ses frères apprirent que leur cadet avait tué le *songomby*, ils furent stupéfaits... [1] »

Nous avons nous-même recueilli des renseignements sur le *songomby* à maintes reprises dans l'ensemble du nord de l'île. La tradition, comme nous l'avons déjà dit, est peu étoffée dans le Sud, sauf auprès des gens qui ont voyagé et qui en ont entendu parler lors de leurs déplacements, et même si Decary dit que les Tandroy et les Mahafaly lui attribuent les œufs d'Aepyornis que l'on découvre encore de temps en temps [2].

Il s'agirait, en somme, d'un animal assez semblable à l'âne ou au mouflon, car il aurait, comme celui-ci, des manchettes de poils aux pattes. Il se tiendrait dans les déserts ou dans l'épaisseur des forêts. On ne pourrait jamais l'approcher réellement car il serait méfiant et rapide comme le vent [3]. L'existence de ses cornes est contestée : parfois absentes, elles sont parfois décrites recourbées vers l'arrière. Ses sabots, très durs, feraient jaillir des étincelles. *On ne le verrait jamais que de profil et regardant derrière lui.* Ce détail nous a été affirmé plusieurs fois, mais nous n'avons jamais rencontré qui que ce soit qui en ait vu de ses yeux et l'on nous en parlait toujours par ouï-dire.

Des témoignages aussi formels, aussi fréquents, aussi concordants malgré leur diversité, nous ont amené à supposer que cet animal avait bien été introduit dans l'île dans le passé et qu'il avait disparu.

Il ne s'agit certainement pas de cerfs, dont certains exemplaires furent importés pour la première fois de l'île Maurice entre 1780 et 1785 [4] dans la région de Foulepointe et qui auraient été appelés coulins au dire de Chapelier [5]. Le texte de Flacourt, bien que citant un autre nom est antérieur de plus de 120 ans. C'est pourtant l'animal auquel pense un instituteur de Maintirano rapportant un conte local dans lequel les personnages « confectionnent un grand bateau et partent vers Morimo (Afrique) chercher des cornes d'*angamia* ou *songombe* (cerf) pour en faire des trompes d'appel de bateau [6] ». L'assimilation faite entre le *songomby* et l'*angamia*, nom swahili du dromadaire, du chameau, auquel il est attribué des cornes, manifeste que l'auteur n'a aucune idée de ces animaux dont il ne connaît que le nom, qui sont pour lui étrangers à l'île et aussi fantastiques l'un que l'autre.

Il est possible que des ânes ou des mulets introduits par des bâteaux aient rompu leurs entraves et se soient sauvés dans la brousse et qu'ils aient, par leurs apparitions inopinées, effrayé des villageois, mais leur présence avec les troupes françaises lors de la conquête de 1895, ou par la suite comme animaux de bât dans certaines missions catholiques, ne semblent pas avoir amorti ou éteint les légendes en les démythifiant, car on nous les a racontées ces dernières années. Il y a donc autre chose.

1. Angano, p. 106.
2. DECARY, Faune malgache, p. 205.
3. Un proverbe merina confirme : « Quand le *songomby* se présente à la porte, rien ne sert de courir rapidement » (*Songomby mitsidika ka tsy efan-kalady*) (Ohabolan'ny Ntaolo, p. 136).
4. Étude des manuscrits de L. A. CHAPELIER, *op. cit.*, p. 68.
5. *Ibid.*, p. 56. Ce mot ne semble pas avoir survécu aux animaux.
6. *lasa ireo mandeha Morima* (Afrique) *hitady tandron'ny Angamia na songombe* (cerf) *hatao antsivam-botry.* Texte communiqué par M. J.-C. HEBERT.

*
* *

On peut, pour avancer, essayer tout d'abord de trouver ce que signifie le nom de cet animal sous ses diverses formes : *tsiombiomby, tsongomby, songaomby, songomby* [1].

D'emblée, on reconnaît le mot *omby/aomby*, d'origine swahilie (*ngombe*) et qui signifie bovidé.

Le mot *songo/songa* reste très embarrassant, même avec l'aide des dictionnaires. Dans celui de D. Johns de 1835, on a :

« *songa*, a., ayant la lèvre supérieure retroussée
[...]
songo, s., mèche de cheveux en n'importe quel endroit de la tête ; monticule de terre » [2].

Celui de Weber de 1855 reprend, en le traduisant, le précédent et donne :

« *song'aomby*, g[énéral], *songomby* h[ova], (*songo*, semblable au bœuf) n. d'un animal réel ou supposé, espèce de cheval ou de zèbre. fg h, cœur de lion, courageux [3] » ce qui modifie quelque peu ce que D. Johns avait mis et que nous avons déjà cité.

De plus, il porte :

« *Songo nao izy*, il est semblable, égal à vous, *o[lona] mpisongo*, personnes qui se ressemblent, égales, *mira* [4]. »

ce que Richardson reprend en 1885 :

« *songa* = qui a la lèvre supérieure retroussée
songaomby, mot provincial pour *songomby*, v. ce mot.
songo, adj. semblable, égal à (Prov[incial]) voir *Tahaka*,
mira [qui sont synonymes].
songo, s. premier lait d'une vache qui vient de vêler [...]
songo, s. longue mèche en un endroit quelconque de la tête ; monticule de terre, également une plante (Prov.)
(Swa. *shungi*, une crinière).
songomby, s. animal mythique, fig. « cœur de lion » [5]. »

Le plus récent dictionnaire, Abinal et Malzac, reprend ces différents mots sans beaucoup de modifications et, se cantonnant au dialecte merina, donne :

« *songomby*, s. Animal fabuleux, ressemblant à un cheval sauvage ; fig. courageux, fort, audacieux ; un peu sauvage, rustaud [6]. »

1. Nous laissons délibérément de côté le nom cité par Flacourt, *mangartsahoc*. M. J.-C. Hebert nous indique *songombe* pour les Sakalava Sandrangoatsy du lac Kinkony, bœuf laineux à poil long, bœuf légendaire. Son informateur certifiait que l'animal bien que rare existait encore.
2. D. Johns, p. 224.
3. Webber, p. 621.
4. *Ibid. mira* = semblable.
5. Richardson, p. 588 et 589. La plante *songo* (masikoro) est une sorte d'arbre-candélabre. *Alluaudia procera*. Didieracées.
6. Abinal & Malzac, p. 631.

Une investigation vers le swahili fournit :

« (*songa*). *songo*. 1° torsade, guirlande.
2° nom d'un grand serpent qui à une crête sur la tête. On le dit venimeux » [1].

terme qui se rapprocherait du malgache « toupet, mèche, crinière », mais sans que ce rapprochement puisse s'imposer même si le mot *aomby* provient du swahili *ngombe*.

Gabriel Ferrand de son côté, proposait une autre étymologie pour le nom de cet animal :

« Skr : *simha*, lion : javanais : *siṅha* ; mal. *sīṅa* ; malg : *soṅ-ombi*, *suṅ-ūmbi* ; merina : *suñg-umbi*, en graphie Merina : *songomby*, animal fabuleux à corps de cheval ou de bœuf, au figuré : homme courageux, fort, lit. : lion-bœuf (Le changement de l'*i*, de *siṅa* en *u* est explicable par le voisinage de la tonique *u* : *siṅa-umbi* > *siṅ-umbi* et enfin *sun-umbi* [2].) »

Nous ne pensons pas que *songaomby/songomby* puisse venir de la juxtaposition ancienne d'une racine sanskrite *siṃha* et d'une racine bantoue *ngombe*, car cette juxtaposition, unique à notre connaissance, est trop hypothétique.

La juxtaposition de deux racines swahilies, *songo* et *ngomby*, serpent-bœuf est tout à fait possible et nous paraîtrait même assez plausible. Le plus acceptable cependant, équivalent de *tsiombiomby*, pourrait être « semblable, qui ressemble à un bovidé » sous-entendu, sans en être un réellement. Nous y reviendrons plus loin.

*
* *

Il faut maintenant chercher dans Madagascar ce qui peut avoir donné naissance à ces *songomby*, encore appelés *bakobako* [3] ou recevant parfois des vocables qui, en fait, ne leur conviennent pas du tout, comme *kirdy* que nous avons déjà vu.

Il se pourrait, croyons-nous, que la clé de l'origine de cet animal fabuleux, comme celle d'autres encore, soit fournie par l'archéologie, et en particulier par les plats décorés chinois qui portent en dessins bleus sur fond blanc toutes sortes d'animaux étranges (Fig. 1) [4], depuis les dragons, les serpents ailés jusqu'aux lapins, en passant par les « lions » et les *ch'i-lin* [5].

*
* *

Nous nous souvenons du temps où les photographies étaient rares dans les villages, où les illustrations des périodiques étaient examinées pendant des heures et l'objet d'interminables questions. Il ne pouvait qu'en être de même, dans les décennies précédentes, où les seules représentations à peu près courantes dans les villages

1. SACLEUX, Dictionnaire, p. 814.
2. FERRAND, Essai de phonétique comparée, p. 298.
3. « BAKOBAKO, pv. n. d'un animal sauvage comme l'âne ou le zèbre ; ? le *song'aomby* ». WEBBER, *op. cit.* p. 78-79 de la racine « *bako*, gros, gras, bien fait, délicat ». Le mot est repris ainsi que son explication par RICHARDSON « animal sauvage ressemblant à l'âne ou au zèbre. Probablement le SONGOMBY, animal mythique ». Dictionnaire, p. 78). Ce mot rappelle par ailleurs l'unicorne cité par FLACOURT sous le nom de bek, « bech ».
4. VERNIER & MILLOT, p. 129.
5. Les lapins (ou lièvres) dessinés sur certaines pièces ne sont que trop rarement représentés pour avoir donné lieu à des contes, à des légendes ou même à des proverbes. Cet animal, introduit récemment et dont le nom *Rabitro* trahit l'origine anglaise (*Rabbit*), figure cependant dans un conte, comme émissaire rapide (DANDOUAU, Contes, p. 208). Sa prolificité a aussi suscité l'expression *manao tera-bitro*, pour stigmatiser la fécondité excessive (lapinisme).

FIG. 1. — Une série d'animaux fabuleux dans le fond d'un plat. Porcelaine chinoise polychrome.

FIG. 2. — Un *Songomby* (?). Porcelaine chinoise. Fouilles de Vohémar.

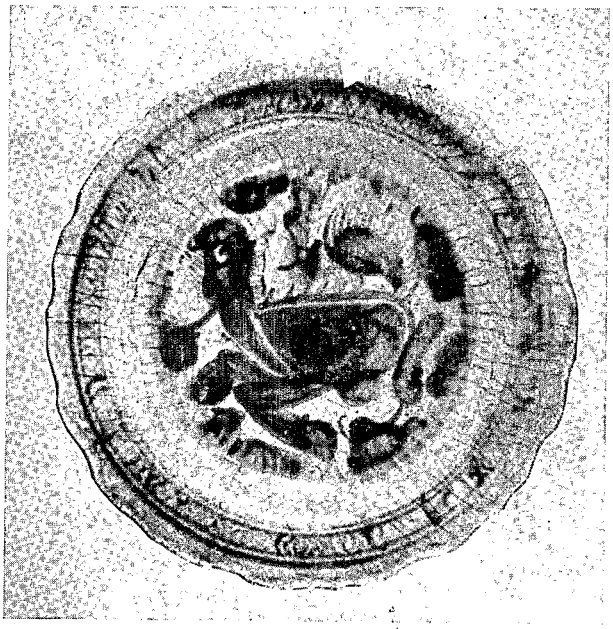

FIG. 3. — Un *Songomby* (?). Porcelaine chinoise. Fouilles de Vohémar.

FIG. 4. — Un *Tokandia* (?). Remarquer la longueur des oreilles (ou des cornes ?) de l'animal. Porcelaine chinoise. Fouilles de Vohémar.

Coll. Musée de l'Homme.
Photos et clichés M. de l'H., Paris.

FIG. 5. — Un *Tokandia* (?). Porcelaine chinoise. Fouilles de Vohémar.

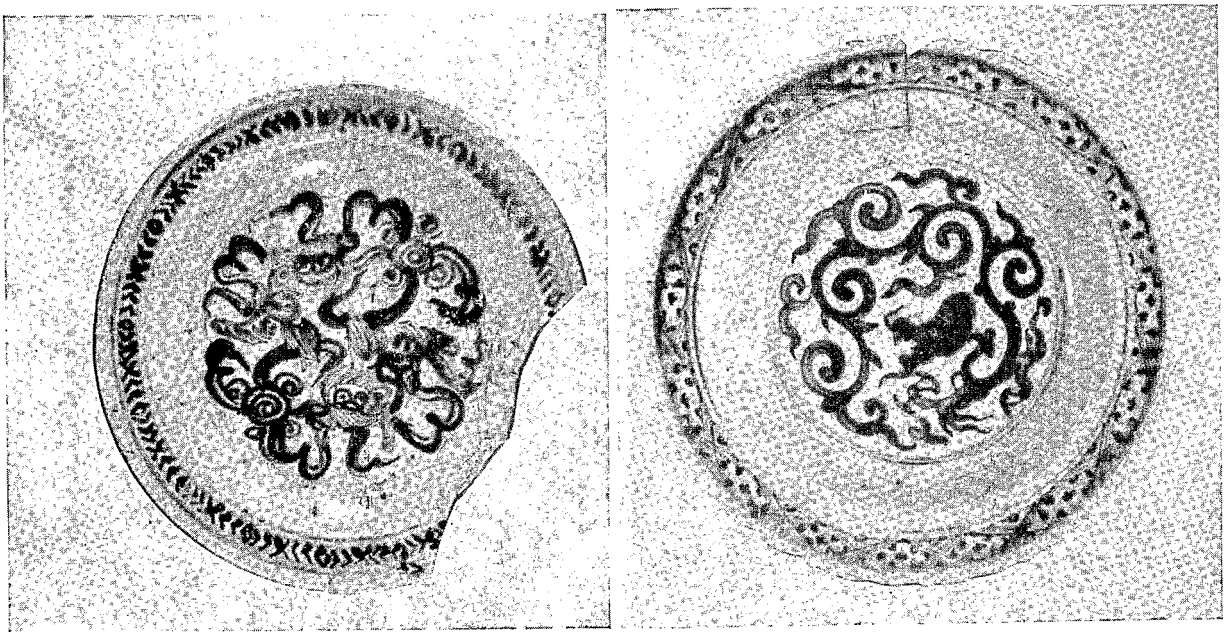

FIG. 6 et 7. — Des *Besaritaka* (?). Fouilles de Vohémar.

Coll. Musée de l'Homme.
Photos et clichés M. de l'H., Paris.

étaient les reliefs des piastres non coupées, répertoriées et portant des noms précis [1], et qui servaient (et qui servent encore) dans certaines cérémonies rituelles.

Et la curiosité pour les représentations durables d'animaux devait être immense dans les siècles précédents où, pratiquement, les seules images qui pouvaient circuler étaient les céramiques décorées chinoises qui faisaient l'objet d'importations en quelques points des côtes malgaches. On imagine sans peine l'émerveillement des populations côtières et forestières devant ces dessins sur porcelaine et les questions que les créatures plus ou moins fantasmagoriques des fonds des plats, des bols et des assiettes pouvaient susciter dans leur esprit.

De savants malgachisants se sont déjà demandé :

« dans quelle mesure les vendeurs de porcelaine enseignaient à leur clientèle la symbolique du bestiaire du Céleste Empire, créant ainsi une préférence superstitieuse pour certains décors. Le motif du *ch'i-lin* [...] est remarquablement fréquent à Madagascar. C'est, on le sait, un monstre bénéfique à tête de dragon, à corps et à sabots de cerfs et à queue de cheval. Cette créature mythique, riche de vertus protectrices, a connu dans la Grande Ile une vogue exceptionnelle [2]. »

Et les mêmes auteurs, dont nous ne pouvons faire mieux que de citer le texte, donnent en outre les précisions suivantes :

« Nous avons déjà signalé la prédilection manifeste des colonies musulmanes malgaches pour le motif protecteur du *ch'i-lin*, créature mythique composite, unissant en elle la masculinité, *ch'i* et la féminité, *lin*. C'est aux yeux des Chinois, sinon aux nôtres la forme la plus accomplie du monde animal et un présage de bonheur à venir. Capable de vivre 1 000 ans, le *ch'i-lin* se déplace si légèrement qu'il ne laisse aucune trace et n'écrase jamais d'être vivant sous ses sabots, respectant jusqu'à l'herbe tendre sur laquelle il marche [...]. Sur les porcelaines malgaches, il est toujours figuré dans la même attitude, galopant à corps perdu vers la gauche, les membres antérieurs à demi repliés, la tête relevée et tournée en arrière, la crinière flottante. Près de la moitié de nos assiettes présentent ce motif bénéfique, type classique d'exportation à l'époque Ming [3] » (Fig. 2 et 3).

Après ces lignes révélatrices, il suffit de jeter les yeux sur quelques fonds d'assiettes chinoises exhumées à Madagascar, lors des fouilles de Vohémar par exemple, pour avoir l'impression de reconnaître le *songomby* (Fig. 4 et 5), et que s'éclairent les détails que la tradition rapporte à son sujet : la vitesse incroyable de la course, la longueur et la taille des oreilles, la crinière, l'ambiguïté de l'espèce, à la fois bœuf et cheval, le fait qu'il soit toujours vu de profil, la tête tournée vers l'arrière, son aspect d'autant plus terrifiant qu'à Madagascar, sauf le zébu et très récemment les solipèdes, il n'existe aucun grand quadrupède rapide.

Il se pourrait donc que l'on tienne là l'animal énigmatique qui court à travers les légendes de Madagascar et, comme le dit R. Decary, qui a quasiment disparu lors de l'arrivée des Européens : les Portugais anéantirent les comptoirs de traite « musulmans » du nord de l'île et firent cesser l'importation des porcelaines chinoises.

1. MOLET, Les monnaies à Madagascar, p. 203-234 et CHAUVICOURT II, p. 25-26 et 47.

2. VERNIER & MILLOT, p. 82. Nous tenons à remercier tout particulièrement les auteurs de ce remarquable ouvrage admirablement illustré, de nous avoir permis d'utiliser ici certains de leurs clichés et de reproduire quelques pièces de la collection du Musée de l'Homme qu'ils présentent dans leurs pages.

3. VERNIER & MILLOT, p. 113.

C'est le terme *ch'i-lin* qui avait été retenu par les Chinois pour désigner la girafe considérée comme un animal absolument admirable (FILESI, China & Africa, p. 29-30 et n. 99, p. 80) et aussi appelée *tsu-la* (*ibid.* p. 23).

Soit réinterprétation de description d'animaux de terres lointaines mal oubliées, soit broderies sur les possibilités et les caractères prêtés aux animaux figurés sur les assiettes ou sur les bols importés, ces bêtes fabuleuses pouvaient avoir pris assez de consistance dans l'imagination populaire pour continuer leur carrière en étant détachées des supports graphiques qui leur avaient donné naissance. Ceux-ci étaient rares parce que coûteux quand ils étaient en circulation. Ils disparurent bientôt, brisés ou enfouis dans les sépultures. Dans le folklore, le Songomby était suffisamment coupé de son ancêtre *ch'i-lin* pour être désormais indépendant.

Si l'on se souvient qu'il s'agit d'objets de fouilles archéologiques enterrés depuis trois cents ans qui n'ont été exhumés que récemment, on s'aperçoit que ces traditions ont, elles aussi, traversé les siècles et qu'elles constituent un témoignage remarquablement précis de ce que les aïeux doivent avoir vu.

Si l'on accepte cette hypothèse et la validité de cette filiation, il devient possible de préciser certains points qui étaient restés obscurs.

Le nom *songomby* ou *songaomby* correspondrait à un animal représenté sur des objets d'importation troqués dans les comptoirs « musulmans » des côtes malgaches septentrionales et tout spécialement de la région de Vohémar. Du fait que les commerçants étrangers fréquentaient aussi assidûment la côte swahilie et en parlaient la langue, on peut penser que le nom *songo-ngombe* qui a pu avoir été abrégé en *songomby*, est tout entier swahili et a pu désigner non seulement le *ch'i-lin* des assiettes exhumées, mais aussi d'autres êtres mythiques. Ce nom de « serpent-bœuf » conviendrait particulièrement bien au « cheval-dragon » chinois. Des auteurs affirment que c'est le même animal, la différence étant, selon certains érudits que « le *ch'i-lin* vrai serait couvert de poil [...], le cheval-dragon d'écailles [...]. Les textes anciens sont contradictoires, même du point de vue primordial des écailles [1] ». Or, si des spécialistes ont pu errer et si « certains ont [...] été jusqu'à dénommer *ch'i-lin* des monstres à griffes du type *pai-tse* [hybride de lion et de dragon], ou des ours [2] » à plus forte raison les commerçants swahilis pouvaient sans scrupules utiliser pour l'animal figuré sur le fond des assiettes vendues à Madagascar, un équivalent approchant mais qui pouvait à l'origine désigner un autre être mythique comme le cheval-dragon ou le *pai-tse*.

Du même coup, l'hypothèse aventurée par Ferrand, sans que nous la retenions cependant, reprendrait-elle un regain de vraisemblance, si l'on se souvient que les rares racines sanskrites que l'on retrouve en malgache moderne [3] faisaient partie du stock linguistique des navigateurs de l'océan Indien dans les temps passés, et que pour eux, il n'aurait peut-être pas été malséant d'accoler un mot dérivé du sanskrit *simha* : lion, à un mot bantou *ngombe* : bœuf.

On peut comprendre également que des descriptions des *songomby* aient plus de relief dans le Nord qu'ailleurs dans l'île puisque c'était sur ces côtes qu'étaient établis les comptoirs par où se faisait l'importation des porcelaines ornées de *ch'i-lin*. C'était donc là que se trouvaient les meilleurs supports de départ des légendes. Rien d'étonnant non plus qu'en passant dans d'autres populations fixées plus à l'intérieur des terres, les animaux fabuleux aient acquis des connotations d'autant plus terrifiantes qu'on n'en parlait que par ouï-dire, sans même en avoir vu l'image et que dans

1. Vernier & Millot, p. 161.
2. *Idem*.
3. Thierry S. Les emprunts sanskrits.

les populations les plus méridionales, Tandroy et Mahafaly, l'idée en était si vague qu'on allait jusqu'à leur attribuer les œufs d'Aepyornis.

Pour que notre démonstration soit tout à fait convaincante, il aurait fallu obtenir la preuve complémentaire suivante.

Les porcelaines chinoises décorées ont fait l'objet d'un trafic, non seulement à Madagascar, et sur la côte orientale d'Afrique mais aussi aux Philippines. Dans cette région, les trouvailles ont été nombreuses et le décor du *ch'i-lin* y est paraît-il fréquent [1]. Or, malgré nos recherches, il ne nous a pas été possible de trouver dans le folklore philippin (bontok, igorot, kalinga, subanu, etc.) de parallèle au *songomby*. Les contacts permanents très anciens avec les Espagnols ont-ils empêché les légendes de se développer dans ce sens ? nous ne pouvons qu'avouer notre regret.

Pour en revenir à Madagascar, il est permis de se demander si les figurations portées sur les porcelaines chinoises et qui peuvent avoir donné leur élan aux légendes du *songomby* n'ont pas pu être à l'origine d'autres animaux fabuleux tels que le *tokandia*, le *besaritaka* et le *fananim-pito-loha*.

Le *tokan-dia* que l'on peut traduire par « une seule empreinte » semble appartenir, si l'on peut dire, à la même famille que le *songomby*, mais ses caractéristiques sont assez ambiguës. On le décrit comme plus petit que le *songomby* et muni de deux pattes. Son nom s'explique si l'on admet que, comme pour le bœuf, l'empreinte de la patte postérieure se trouve coïncider avec celle de l'antérieure. D. Johns donne : « *tokandia*, s. animal imaginaire n'ayant qu'un seul sabot » [2].

D'après les « Légendes » merina :

« Le *tokandia* serait un gros animal blanc un peu plus petit que le *songomby*. Il aurait la patte antérieure au milieu du poitrail et la patte postérieure à la hauteur des mamelles. Il n'aurait qu'un membre antérieur et qu'un membre postérieur d'où son nom. Ce serait une bête rapide et aussi loin que soit celui qu'il poursuit, il le rejoindrait très facilement. Il serait anthropophage et se déplacerait la nuit, tout comme le *songomby*. Des gens disent l'avoir vu ; cependant, ils sont moins nombreux à affirmer son existence que ceux qui attestent celle du *songomby* [3]. »

Les Betsileo en parlent également et le conte du Père Castel que nous avons abrégé plus haut, continue par ce passage :

« [...] Qu'était devenue Rabao ? A peine s'était-elle jetée dans la crevasse qu'un sourd grondement était venu encore ajouter à sa terreur [...]. Brusquement des branches craquèrent, des cailloux roulèrent comme arrachés par une griffe puissante et un corps aussi gros que celui d'un mouton, muni d'espèces de bras et n'ayant qu'une seule patte, saute du fond de la crevasse, par-dessus la tête de Rabao, jusque sur le sentier. « Le *tokatomboka*, fit-elle en étouffant un cri. » Tremblante elle écouta : l'animal partait en campagne : en trois bonds il fut hors de portée. Quel ressort d'acier dans cette unique patte [4] ! »

Le P. Dubois le commente ainsi :

« Le *tokatomboka* : *tomboka* (pied) *tokana* (unique), lui, a tiré son caractère fantastique d'un nom d'ailleurs fort simple, mais amphibologique. C'est un animal qui tient

1. VERNIER & MILLOT, p. 113.
2. JOHNS, Dictionnaire, p. 144. Un seul sabot se serait dit *tokakitro* ou *kitro-tokana*.
3. Angano, p. 290.
4. *In* DUBOIS, p. 1113.

de l'âne et du cheval, mais dont le sabot au lieu d'être fendu est unique. Or les vieux auteurs nous parlent d'un âne « indien ou indique » dont, de fait, le sabot n'était point fendu. D'un pied simple, nos conteurs firent une patte unique [1]. »

Nous ne suivons évidemment pas cette dernière explication car nous pensons que l'on peut reconnaître l'animal dans plusieurs de ceux représentés sur les plats chinois. En effet, sur bien des fonds d'assiettes, le dessin, trop rapidement expédié est fait sans soin. Le *ch'i-lin*, dont les pattes antérieures sont bien reconnaissables, a des postérieures juste esquissées en simples appendices, comme on peut le remarquer sur les figures 4 et 5, au point que l'on peut croire que seules les antérieures existent. La parenté que le folklore reconnaît au *songomby* et au *tokandia* se retrouverait donc et s'expliquerait dans l'examen des dessins chinois. En même temps, les particularités du second animal se comprendraient mieux. De même, on saisit comment l'expression « *tokandia*, une seule empreinte » (des deux pieds) aurait pu, pour les populations comme les Merina ou les Betsileo, ou plus tard les missionnaires européens qui n'ont probablement jamais vu les originaux, être comprise comme l'empreinte d'un seul sabot et devenir « *tokatomboka*, unipatte ».

Le *besaritaka*, dont le nom signifie : très embrouillé, très enchevêtré, très entortillé [2] serait, d'après Renel, un « animal fantastique, [une] sorte de dragon [3] ». Or ce nom est de toute évidence celui qui conviendrait le mieux aux dragons dessinés au fond des bols ou des assiettes (Fig. 6), voire même aux « lions conventionnels chinois » dont les corps sinueux et entortillés alternent en décor avec des balles enrubannées (Fig. 7) [4].

Le *fananim-pito-loha* a une origine plus complexe que celle du *songomby* ou des autres animaux fabuleux dont nous venons de parler. Il mériterait à lui seul tout un article. Contentons-nous de résumer très brièvement ce qu'ont dit nos devanciers [5]. Cette légende est connue du nord au sud de Madagascar. Bien que le nom signifie serpent à sept têtes, nous préférons parler d'hydre ou de dragon car certains contes le décrivent comme ayant doigts et griffes. Ce monstre qui sort de l'eau paraît être la personnification des trombes qui, au cours des cyclones, dévastent l'île presque chaque année. Il enserre les villages et les engloutit. Il avale les troupeaux de bœufs. Le pays en aurait été débarrassé par le géant Darafify qui l'aurait tué avec une serpe et coupé en morceaux.

*
* *

Il est évidemment hasardeux de se prononcer sur l'origine de ce dernier monstre. Il nous paraît par contre, sinon absolument probable, du moins vraisemblable et possible que plusieurs autres animaux fantastiques malgaches soient nés de l'affabulation sur les dessins bleus des porcelaines chinoises. De très anciens souvenirs d'animaux connus des ancêtres, des fossiles de grande taille, l'introduction en petit nombre d'animaux jusqu'alors inconnus : moutons de Gaza, ânes ou mulets, ont pu aider à

1. *Ibid.*, p. 1115.
2. ABINAL & MALZAC, p. 582 art. SARITAKA.
3. RENEL, Contes, I p. 318.
4. VERNIER & MILLOT, *op. laud.*, p. 108 et 122.
5. POISSON & DECARY, Les monstres légendaires... p. 266-272, qui indiquent des ouvrages et des sources bibliographiques sur ce sujet maintes fois traité. Ils fournissent également une intéressante iconographie. Voir également : RENEL, Contes I, p. 86-89, et FAUBLÉE, Récits bara, p. 182.

donner consistance à ces images pleines de mystères dans une île qui ne connaissait guère, comme grands animaux, que le zébu et le crocodile.

En un mot, pour nous, le *songomby*, le *tokandia*, le *besaritaka*, et peut-être, le *fananim-pito-loha*, pourraient être nés au fond des assiettes chinoises.

O. R. S. T. O. M. — Paris.

BIBLIOGRAPHIE

ABINAL (R. P.) & MALZAC (R. P.). — *Dictionnaire malgache-français*. Tananarive, Imp. Mission Catholique, 4e édit. 1930.

BATTISTINI (R.). — *Étude géomorphologique de l'Extrême-Sud de Madagascar*. Paris, Cujas, 1964.

BATTISTINI (R.) & VERIN (P.). — « Ecologic changes in protohistoric Madagascar ». *In : Pleistocene extinctions, the search of a cause*, p. 407-424, vol. VI of the Proceedings of the VII Congress of the International Association for Quaternary Research. Edit. P. S. MARTIN & H. E. WRIGHT jr, New-Haven & London, Yale University Press, 1967.

BERNARD-THIERRY (Solange). — « A propos des emprunts sanskrits en malgache », Paris, *Journ. Asiatique*, 1959, p. 311-348.

CALLET (R. P.). — *Tantaran'ny Andriana eto Madagaskara*. Tananarive, Imp. Offic., réédit. 1908, 2 vol. Traduction française, 4 vol., Académie Malgache, 1953-1958.

CHAPELIER (L. A.). — *Étude des manuscrits de ..., voyageur naturaliste*, 1778-1806. Texte annoté par H. POISSON. Tananarive, Académie Malgache, Collection de Documents, II, 1940.

CHAUVICOURT (J. & S.). — *Numismatique malgache* II, *Les monnaies françaises et de l'Union latine à Madagascar*, Tananarive, 1966.

COUSINS (W. E.) & PARRETT (J.). — *Ny Ohabolan'ny Ntaolo* [les proverbes des Ancêtres]. Tananarive, Imp. Imarivolanitra, 7e édit. 1963 [RABETAFIKA. J. édit.].

DAHL (L.) & SIMS (J). — *Anganon'ny Ntaolo*. [Contes des Ancêtres]. Tananarive, Imp. Luthérienne, 7e édit., 1962.

DAHL (O. C.). — *Contes malgaches en dialecte sakalava*, Textes, traduction, grammaire et lexique. Oslo, Universitets forlaget, 1968.

— *Malgache et Maanjan*. Oslo, Egede Instituttet, 1951.

DALMOND (Abbé). — *Vocabulaire et grammaire pour les langues malgaches, sakalava et betsimisaraka*. Ile Bourbon, 1842.

DANDOUAU (A.). — *Contes populaires des Sakalava et des Tsimihety de la région d'Analalava*. Alger, Carbonnel, 1922.

DECARY (R.). — *Contes et légendes du sud-ouest de Madagascar*. Paris, Maisonneuve & Larose, 1964.

— *La faune malgache*. Paris, Payot, 1950.

DUBOIS (R. P.). — *Monographie des Betsileo (Madagascar)*. Paris, Institut d'Ethnologie, 1938.

FAUBLÉE (J.). — *Récits bara*, Paris, Institut d'Ethnologie, 1947.

FERRAND (G.). — *Contes populaires malgaches*. Paris, Leroux, 1893.

— *Essai de phonétique comparée du malais et des dialectes malgaches*. Paris, Geuthner, 1909.

FILESI (T.). — *China & Africa in the Middle Ages* (translated by David L. Morison). London, Frank Cass, 1972.

JOHNS (D.). — *Ny Diksionary malagasy*, II, *Malagasy sy English*, [Le Dictionnaire malgache, II, Malgache-Anglais]. An-Tananarivo, London Missionary Society, 1835.

LONGCHAMPS (J. DE). — *Contes malgaches*. Paris, Erasme, 1955.

MARCO-POLO. — *Le livre de... ou Devisement du monde*, par A. T'SERSTEVENS. Paris, Albin-Michel, 1955.

MILLOT (v. VERNIER).

MOLET (L.). — « Quelques contes makoa et antaimoro ». Tananarive, *Bul. Académie Malgache*, XXX, 1951-52, p. 83-90.

— « Les monnaies à Madagascar ». *In Cahiers Vilfredo Pareto*, Genève, 21/1970, p. 203-234.

PARRETT (v. COUSINS).

PIGAFETTA (A.). — *Premier voyage autour du monde par Magellan*. Mis en français moderne et commenté par Léonce PEILLARD. Paris, Coll. 10/18, 1964.

POISSON (H.) & DECARY (R.). — Les monstres légendaires des eaux à Madagascar, en France et en Europe. Paris, *Revue géné. des Sciences*, LXX, 9-10, 1963.
RABEARISON. — *Contes et légendes de Madagascar*. Tananarive, Imp. Protestante, 1964.
RAMIANDRASOA (F.). — « L'oiseau « Rok » et le « Madeigascar » dans le livre de Marco-Polo ». Tananarive, *Revue de Madagascar*, I, 37, 1967, p. 55-68.
RENEL (C.). — *Le folklore de Madagascar*, I. *Contes merveilleux* ; II. *Fables et fabliaux* ; *Lexique*. Paris, Leroux, 1910.
— *Contes de Madagascar*. Paris, Leroux, 1930.
RICHARDSON (J.). — *A new Malagasy-English dictionary*. Antananarivo, London Missionary Society, 1885.
SACLEUX (C.). — *Dictionnaire swahili-français*. Paris, Institut d'Ethnologie, 1939.
SIMS (v. DAHL).
THIERRY (v. BERNARD-THIERRY).
VERNIER (E.) & MILLOT (J.). — *Archéologie malgache, comptoirs musulmans*. Catalogues du Musée de l'Homme. Série F. Madagascar I, 1971 (supplément au t. XI, 3, d'*Objets et Mondes, Revue du Musée de l'Homme*).
[WEBBER (R. P.)] — *Dictionnaire malgache-français* rédigé selon l'ordre des racines par les missionnaires catholiques de Madagascar et adapté aux dialectes de toutes les provinces. Ile Bourbon, [Imprimerie catholique de] Notre-Dame de la Ressource, 1853.

SUMMARY

The origin of several mythical animals in Madagascar is very bizarre. For two of them, the *songomby*, « snake-ox », the *tokan-dia*, « single-foot-print », or eventually more, the descriptions might just fit some fantastic creatures painted upon Chinaware unearthed by archaeologists on the island. As a consequence, the author suggests that these very Chinese drawings could have given birth and existence, during an age when there were not yet other figurations of any sort, to a lot of legendary animals, some features of which were reactivated by subsequential historical events.